

par le derrière, il estoit appuyé d'un chevron pour le vent, en forme d'arc boutant.

» Mais entrons dans la maison. Devant, à l'entrée, en lieu d'escalier, estoit le billot de bois, plus bas que le seuil de l'huis, afin que, sans se malaiser, on entrast facilement.

» Entré, voyez justement près l'huis une cheville, à laquelle pendoit, d'ordre, colliers, estrilles, aiguillons, fouets, paronnes (1), brides et semblables esquipages du mestier, et ce à main gauche. De l'autre vous destournant, voyez, tout juste en ordre, tant que l'un ne passoit l'autre, faucilles, vouges (2), serpes, fourches, leviers, socs, coutres, avec un boisseau plein de clous, tenailles, marteaux, cordes, alesnes et menues ferrailles, qui toutes servoient à mesnage. — De là en avant poussant outre, j'entends deux pas, trouveriez, si voyez l'avoir affaire, une table de bonne estoffe sans mignarderie, sans ouvrage que plain, sur le bout de laquelle la touaille ou nappe estoit encore, et ce qu'estoit dedans c'estoit le bon pain frais et quelque lopin de lard, restant du disner. — Tirant vers le foyer estoit un coffre, auquel estoient en elegante disposition les hardes du bourgeois champestre, comme chapeau, gibecière, sa ceinture bigarrée et demi-céint (3) de sa femme, entremeslées d'odorante marjolaine. Et là dessus (4) estoient les ecuelles de bois, volets (5), et un picher de terre (vous appelez cestuy-cy un pot à eau), une bue (6) ou un cruon (7), un tranchoir (8) ou (selon la petite bouche) une toude. — Le lit du bonhomme estoit joignant le foyer, clos et fermé de mesme et assez haut enlevé.

» Je laisse les selles et les chaises de bois, tortues de nature, et les pièces bien rapportées, et viens au tect aux vaches, car celui des brebis estoit de l'autre costé, clos de gaules de coudre entrelacées subtilement (9). »

Noël DU FAIL. — *Baliverneries ou contes nouveaux d'Eu-trapel*, chap. IV, dans les *Œuvres de du Fail*, édit. Daffis, 1874, t. I, p. 185 à 189.

A. de la B.

(1) Collier de cheval en paille et en jonc, avec deux morceaux de bois, dits attelles, d'où partent les traits ou longues de corde servant à la traction. Encore usité en ce sens dans l'Ille-et-Vilaine et dans la Manche.

(2) Serpe attachée à un long manche, pour divers usages aux champs et aux jardins.

(3) Ceinture d'étoffe, souvent de soie, garnie dans une partie de son pourtour d'ornements d'or et d'argent.

(4) C'est-à-dire au-dessus du coffre, sur un dressoir, ou sur quelques planches fixées au mur en forme de rayons.

(5) C'est proprement le couvercle d'une écuelle.

(6) Ou buie, grande cruche à gros ventre pour mettre de l'eau.

(7) Cruche, cruchon.

(8) Plat ou plateau pour découper la viande, ordinairement en métal. Le mot *toude*, donné ici comme synonyme de tranchoir à l'usage des puristes, n'est guère connu.

(9) Du Fail s'arrête là, entame un conte qui dure fort longtemps et, malheureusement, ne revient point « à ses moutons. » Nous reproduisons fidèlement le texte de l'auteur, en élaguant seulement, ça et là, quelques phrases incidentes qui encombrant sans utilité cette description.

CHANSONS POPULAIRES DE LA BASSE-BRETAGNE

IX

La Rago.

Annan Chaudour a levere
D'he zad a d'he mam eun de we :
— Ma zad, ma mam, mar em c'heret,
Miret ne ve groet an eured.
— Penos miret ve groet an eured
An dud warben arc'hoas pedet ?
Lest deodou an dud da brezek
Eun den fur e c'he ho pried.
— Ma breur belek, mar em c'heret
Miret na ve groet ma c'heured.
Eun den fur e c'he ma fried
Kouskoude deus han meus morc'het.
— Ma c'hoarek koant dime leret
Petra henan zo dac'h displijet ?
— En dremen skalier ar veret
Eur gwel sell ouin en deus groet
Me meus morc'het, ma breur belek,
A ve gant droug ar c'hi klanvet.
Pa wa lakat, herve er c'his,
An dud iaouank en ho divis
Pa voaint deus an dol o koanian
E kleofont Annan a welan.
— Debomp, evomp, greomp chervad
Lezomp an dud iaouank en ho stad.
Annan Chaudour a levere
Ar gampek wen er momet se :
— Itron Varia an Drindet,
Sent ag elle ma sikouret
— Debomp, evomp, greomp cher vad
Lezomp an dud iaouank en ho stad.
— Possub ve aman a varfen
A ma breur belek en c'hichen.
He breur belek vel me neus klevet
Dreist an dol a zo dilampet
— Diorret din, diorret an nor
Diorret an nor pe me he zor
Ne wa ket he c'hir perlavaret
An nor warne neus divarc'het.
— Ma c'hoarek Annan sav da ben
Ma rin me did da kroas nouen
Ma rin did da kroas diwean
Rog ma c'hi diwar er bed man.
— O penos savfen me ma fen
Pa man ma c'halon war ma barlen
Ma bleo dre ar gamp a kuchadou
A ma goad enni a boulladou.
— Da bara c'heureujez te ma c'hoar
Pe ne gwir voas klan gant ar gonnar ?
— An nao mis a voa tremenet
Me jonje ganen na glanjven ket
An nao mis a voa tremenet
Mes an nao loariad na voan ket.
Pa meus lac'het ma muan karet
Ewit en ampech na voant ket,
Pa meus lac'het ma muan karet

Groet tu dime vel ma kerfet
 Ma mouget en tre diou c'holc'het
 Pe losket ma oll goad da redek.
 — A pa vez klan gant kant gonnar
 Me renko kat revench ma c'hoar.
 — Pa meus lac'het ma muan karet
 Groet tu dime vel ma kerfet. . . .
 Mes te da unan, tec'h a lesse
 Me sent ma bar o tont adare !

Traduction. — Anna Chaudour disait un jour à ses père et mère : — Mon père, ma mère, si vous m'aimez, empêchez le mariage. — Comment empêcher le mariage, les invitations sont faites pour demain. Laissez dire le monde, votre futur est un galant homme. — Mon frère prêtre, si vous m'aimez, empêchez mon mariage. Mon fiancé est un galant homme, et cependant j'en ai grand peur. — Ma jolie petite sœur, confiez-moi ce qui en lui a pu vous déplaire ? — En passant l'échalier du cimetière, il m'a jeté un mauvais regard ; j'ai grand peur, mon frère prêtre, qu'il ne soit atteint du mal du chien. Lorsque, selon l'usage, les jeunes mariés furent mis ensemble, lorsqu'à table on soupait, on entendit Anna pleurer. — Mangeons, buvons, faisons bonne chère, laissons les jeunes gens à leur joie. Anna Chaudour disait alors, en sa petite chambre blanche : — Notre-Dame Marie de la Trinité, anges et saints, secourez-moi ! — Mangeons, buvons, faisons bonne chère, laissons les jeunes gens à leur joie. — Serait-il possible que je mourusse ainsi, quand mon frère prêtre est si près de moi. Son frère prêtre, entendant cela, sauta par dessus la table. — Ouvrez, ouvrez-moi cette porte, ouvrez-la-moi ou je l'enfonce. A ces mots, la porte tombait en dedans. — Ma petite sœur Anna, lève la tête, que je te donne l'extrême-onction, que je te signe d'un dernier signe de croix, avant que tu quittes ce monde. — Et comment leverais-je la tête, mon cœur est sur mon giron, mes cheveux sont sur la chambre par écheveaux et mon sang y forme des mares. — Pourquoi épousais-tu ma sœur, puisque tu avais la rage ? — Les neuf mois étaient passés, je croyais que le mal ne viendrait pas. Les neuf mois étaient passés, mais les neuf lunes ne l'étaient pas. Puisque j'ai tué ma mieux aimée, sans pouvoir m'empêcher de la tuer, Puisque j'ai tué ma mieux aimée, faites de moi ce que vous voudrez. Etouffez-moi entre deux couettes, ou faites-moi saigner aux quatre membres. — Et quand tu aurais cent fois la rage, il faudra que je venge ma sœur. — Puisque j'ai tué ma mieux aimée, faites de moi ce que vous voudrez. . . . Mais toi-même, toi-même, tire-toi de là, je sens mon accès qui revient !

Collection Penguern, Bib. Nat., fonds celt.,
 n° 94, f° 74, v° 78.

Variante.

Anaïk Chaudour a levere,
 De zad ha de mam eun de a we :
 — Ma zad ha ma mam, mar em c'heret,
 Miret ne ve groet an eured.
 Eur gwel gèlo a meus klevet,
 Gant eur c'hi klan e he bet kroget
 — Penos miret ve groet an eured
 An dud warben arc'hoas so pedet ?
 Lest den deodou an dud da brezek,

Rag eunn den fur e c'he ho pried.
 — Ma breur belek, mar em c'heret
 Miret na ve groet ma c'heured :
 Eun den fur e c'he ma fried,
 Kousgoude deus han meus me morc'het.
 (1)
 E klefont Anaïk a voelan

 Ewit er ampech na voant ket,
 Te da unan tec'h a lesse
 Me sent ma bar o tont adare.
 — A pa vez klan gant kant gonnar,
 Me renko kat revench ma c'hoar.
 — Pa meus lac'het ma muan karet
 Ewit en ampech na voant ket.
 Pa meus lac'het ma muan karet,
 Groet tu dime vel ma kerfet,
 Ma mouget entre diou c'holc'het
 Pe losket ma oll goad da redek.

Coll. Penguern, B. N., 95, f. celt., f° 133, v° 137.

Cette chanson n'a peut-être pas été recueillie de la bouche du peuple ; on sait que plusieurs pièces de la même collection ont été composées par Kerambrun. Je serais porté à voir dans la seconde variante un premier jet que l'auteur aura modifié ensuite, supprimant deux vers qui font éclater trop tôt le fatal secret, et intervenant les traits de la fin, de façon à laisser l'esprit sous l'impression la plus vive.

Je crois avoir lu dans un journal cette même histoire qu'on disait s'être passée récemment en Autriche. L'usage cité dans cette chanson, de laisser seuls les jeunes mariés pendant le souper des noces, peut sembler un autre indice de provenance étrangère.

E. ERNAULT.

LE PETIT CHAPERON ROUGE

II

Version de la Nièvre.

Il était une fois une femme qui n'avait qu'un enfant, une petite fille bien sage et bien résolue. Chaque semaine, le jour où elle cuisait son pain, elle faisait une époinne (2) et disait à l'enfant :

— Ma petite fille, tu vas porter l'époinne à ta grand-mère.

— Oui, maman, répondait la petite, et elle s'en allait chez la grand-mère qui demeurait dans un village voisin.

Un jour qu'elle cheminait avec l'époinne dans son

(1) Ces deux vers ont été barrés par un trait et ne sont pas traduits. Ils signifient :

J'ai entendu une terrible nouvelle :
 Il a été mordu par un chien enragé.

(2) L'époinne est un petit pain.